

Quête des origines ou quête de l'identité dans le premier homme d'Albert CAMUS.

Albert CAMUS Between the quest for his origins or the quest for his identity in the First Man

Ridha ZAIDI*

Université Laarbi Ben M'hidi
Oum El Bouaghi-Algérie
Ridhazaid@gmail.com

Reçu le : 05/05/2021 Accepté le : 30/06/2021 Publié le : 31/12/2021

Résumé :

Dans ce dernier ouvrage inachevé et posthume d'Albert Camus, envisagé par lui comme une sorte d'éducation dans sa forme, est une description détaillée des joies et des peines d'une jeunesse en Algérie « française », dans l'ombre d'un père mythique auquel se sont substitués successivement : sa grand-mère tyrannique, son oncle maternel et un maître d'école.

Le personnage Jacques Cormery est à la recherche d'une identité au travers de celle de sa famille. Nous allons essayer d'examiner comment se construit l'identité dans ce texte, en tant que sujet qui décrit sa vie, mais aussi en tant que discours - d'un locuteur- à travers l'examen de quelques éléments textuels de l'énonciation, de la narration et de la poétique.

Mots Clés: Quête, L'altérité, La famille, Identité, Le père.

Abstract:

Camus unfinished and posthumous work, which is regarded as a sort of education in its form by the author, is actually a detailed description of the joys and sorrows of the youth in French Algeria in the shadow of a mythical father who successively replaced his tyrannical grandmother, his maternal

* Auteur correspondant.

uncle and a schoolteacher. The character Jacques Cormery is in search of identity through that of his family members.

The present work will attempt to examine how identity is formed in the text, as a subject describing his life, and also the discourse as an interlocutor via examining a few textual elements of the utterances, of narration and poetical ones.

Keywords: A quest, Otherness, the family, Identity, the father.

1/ Introduction

Aux lendemains des longues années passées sous le joug du colonialisme,

Dans une interview qui date de 1954, Camus répond à un journaliste, j'imagine donc un premier homme qui part de zéro, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a ni morale ni religion.¹

La question de l'identité est au centre des débats actuels. En somme, on peut affirmer que la notion d'identité personnelle est un concept interdisciplinaire. Comme l'affirme Jacques NOIRAY, l'écrivain maghrébin de langue française, la question de cette langue acquise à travers la colonisation est un problème d'identité :

« La question de la langue est donc pour les écrivains francophones (spécialement au Maghreb où l'histoire a laissé des traces douloureuses, et où la civilisation autochtone est plus riche et mieux enracinée qu'ailleurs) une question véritablement vitale, qui engage tout l'être : un problème d'identité. »²

Pour notre auteur Camus ses souvenirs sont interrompues, et il tente de reconstituer ce passé à travers son œuvre. Au travers de cette étude nous allons mettre au centre de l'analyse le sujet parlant, celui qui décrit cette quête. *Le premier homme* est un roman autobiographique posthume. Bien qu'il soit à la troisième personne, il raconte la naissance et l'enfance de Jacques Cormery en Algérie. Le narrateur parle tour à tour de cette enfance dans sa famille et de l'adulte qu'il est devenu ; et le voyage qu'il entreprend de faire, vers des lieux de son enfance lointaine. Le livre se décompose en deux parties. La première, intitulée *Recherche du père*³, s'ouvre sur un premier chapitre, où il narre la naissance de Jacques durant la nuit qui a suivi l'arrivée de ses parents dans le domaine de Saint- Apôtre (à Solférino), dans une petite chambre. Le second chapitre le décrit à l'âge adulte sur le chemin qui le ramène à la tombe de son père à Saint-Brieuc, un père enterré très jeune et oublié.

En découvrant l'âge du père, à sa mort, Jacques fait face à une masse d'interrogations sur le disparu. Les chapitres suivants sont une quête de cette image fantomatique à travers une investigation auprès des personnes qui avaient côtoyé son père. Il se tourne alors en premier vers sa mère afin de l'interroger sur ses souvenirs avec son père. Il interrogera aussi le fermier de Saint-Apôtre et le vieux maître, Malan. Les souvenirs de récits de la famille apporteront également un semblant de lumière sur le passé de ce père oublié. La seconde partie, qui porte le titre : Le fils ou le premier homme, ou le premier émigré sur cette terre d'Algérie raconte la vie quotidienne de Jacques Cormery. Le narrateur narre ce quotidien de famille pauvre et illettrée, comme tous les habitants de ce pays et retrace le parcours scolaire du jeune garçon. Ce qui met Jacques et sa famille dans la même situation que les autochtones.

Ce désir de se connaître est exprimé, dans Le roman, de manière directe où le narrateur se pose cette question : « qui suis-je ? ». Cette question résume la double quête des repères identitaires où elle est en crise, car elle se pose sur deux plans, celui du cercle familial et celui de la terre et de la patrie. Ainsi, Camus, au moment où il écrivait ce récit, traversait une crise existentielle qui le poussa vers la remise en cause de ses principes. Ce vœu est exprimé dans ces carnets ainsi : « *J'ai voulu vivre pendant des années selon la morale de tous [...] Maintenant j'erre parmi des débris, je suis sans loi [...] Et je dois reconstruire une vérité – après avoir vécu toute ma vie dans une sorte de mensonge* »⁴.

Nous allons étudier comment s'exprime l'identité personnelle du narrateur-personnage dans ce récit. Il s'agit de voir les divers procédés auxquels l'instance narrative a recours pour se constituer comme sujet, comme un je qui s'adresse à un interlocuteur. En tant que sujet qui décrit sa vie, mais aussi en tant que discours – d'un locuteur – à travers l'examen de quelques éléments textuels de l'énonciation, de la narration et de la poétique.

Pour Paul Ricœur, l'identité narrative est constitutive de l'ipséité, de l'apparition du sujet qui se manifeste simultanément comme lecteur et comme auteur de sa propre vie. L'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même⁵.

Amine MAALOUF aborde pour sa part la conception de l'identité, en affirmant que chaque identité est formée d'un flot d'éléments qui ne sont pas seulement ceux figurants sur les registres officiels.⁶

1/ A la recherche des origines :

1-1/ Le nom : une question d'identité :

Le nom fait partie des données qui permettent d'identifier l'individu, il fait partie à la fois des référents psychosociaux, matériels et historiques qui définissent l'identité psychosociologique de l'individu. Par conséquent, il peut dépasser la simple vocation désignative, il est un vecteur de subjectivité. Le nom Cormery n'est que le nom de la grand-mère paternelle de l'auteur.

Comme l'a noté Camus dans son ouvrage : En somme, je vais parler de ceux que j'aimais. Et de cela seulement. Joie profonde.⁷

« Il [Cormery] trouvait que cette visite n'avait aucun sens, pour lui d'abord qui n'avait pas connu son père, ignorait à peu près tout de ce qu'il avait été, et qui avait horreur des gestes et des démarches conventionnelles, pour sa mère ensuite qui ne parlait jamais du disparu et qui ne pouvait rien imaginer de ce qu'il allait voir »⁸

C'est du moins ce qu'il laisse paraître au début du récit, car, comme il l'affirme : *« il ne pouvait pas s'inventer une piété qu'il n'avait pas »*,⁹ pour ce père qu'il n'a jamais connu. Ce pèlerinage sur sa tombe est incité par la volonté de la mère, et le désir de Jacques de revoir son maître qui s'est installé à Saint-Brieuc. Mais la suite du récit révélera un personnage appliqué à reconstituer le passé et à déterrer les origines.

Le premier homme, est un récit qui cherche des réponses à la question : « qui suis-je ? » autrement dit « qui est le Français d'Algérie? ». En posant cette question, il ne cherche pas son identité à lui, mais son père et son grand-père, et tous ceux qui sont venus comme eux s'installer sur la terre d'Algérie. En effet, le récit veut retracer l'histoire de ces immigrants arrivés au milieu du XVIII S, qui ne faisaient que fuir la misère et la guerre, mais qui durent affronter des conditions plus atroces : la nature, les hommes et les maladies.

Jacques Cormery part à la découverte de ses racines, et retrouve les traces de son père. Le narrateur affirme ses racines orientales et son attachement à sa terre natale, où il a appris loin du père et de ces racines alsaciennes la plupart des leçons de la vie.

La quête de Jacques dans l'histoire n'est motivée par aucun désir particulier si ce n'est un devoir envers les premiers émigrés venus en Algérie (sa famille). L'existence du père est comparable à celle d'un illusion dans le désert, sa famille (la mère) n'a pas le temps de se rendre compte de sa présence qu'il disparaît, *« dévoré par un feu universel »*¹⁰

De ce père ne persiste pour elle « *qu'un souvenir impalpable comme les cendres d'une aile de papillon brûlée dans un incendie de forêt.* »¹¹ Jacques ne peut donc se remettre ni à la mémoire stérile de la mère pour connaître son père, ni même sur les rares objets, vestiges de son passage, comme les cartes envoyées du front à sa femme, parce que le père n'était pas quelqu'un de social. C'est presque le hasard qui le pousse à la reconstitution de l'histoire du père et de l'histoire familiale. Le référent paternel, Jacques le trouvera dans deux personnages, l'oncle Ernest et monsieur Bernard. Le premier l'oncle l'emmène à la plage et aux parties de chasse avec les amis de ce dernier. Le second monsieur Bernard (parfois M. Germain), l'instituteur, que Jacques va trouver le père qu'il n'a jamais connu. Ce dernier s'estime comme le père de ses élèves qui ont perdu leurs pères durant la première guerre mondiale, il leur disait :

« *J'essaie de remplacer ici [à l'école] au moins mes camarades morts* »¹²

1-2/ La perte du père :

Jacques Cormery souffre plus de l'absence de l'image paternelle que celle du père car cette dernière n'est pas restée vide durant son enfance et sa scolarité. L'oncle ou l'instituteur lui ont donné une affection paternelle sans limites. Cependant, le besoin de la présence du vrai père qui exercerait son autorité, et qui serait un vrai guide est exprimé dans une note :

« *J'ai essayé de trouver moi-même, dès le début, tout enfant, ce qui était bien et ce qui était mal [...] Et puis je reconnais maintenant que tout m'abandonne, que j'ai besoin que quelqu'un me montre la voie et me donne blâme et louange, non selon le pouvoir mais selon l'autorité, j'ai besoin de mon père.* »¹³

Le je qui s'exprime ici, prouve que la troisième personne dominante dans le récit voile le lien réel entre ce personnage et l'auteur (CAMUS). On peut dire que ce récit n'est autre chose que de l'autobiographie. Le père a donc disparu dans le récit, et cette disparition marque la fin d'un monde et le début d'un autre. Si elle marque le début d'un long processus de reconstruction ou de réaffirmation identitaire.

Jacques Cormery (*Le premier homme*) effectue un retour aux sources, il exhume son père et d'autres membres de sa famille de l'oubli. Il mène un combat de réhabilitation et de réparation de l'injustice commise par le temps et la misère, car si cette dernière est «*une*

forteresse sans pont-levis,»¹⁴ il lui incombe à lui de construire ce pont et faire sortir ses occupants, les délivrant du même coup de l'emprise de l'isolement et de l'anonymat.

Le premier homme offre des figures substitutives du père qui se sont relayées pour accomplir ce rôle. Sur le plan affectif, l'oncle Ernest (Etienne) est le premier à prendre en charge l'enfant. « *Lui avait toujours aimé Jacques à sa manière [...] Ernest emmenait souvent l'enfant [Jacques] avec lui,*»¹⁵ « *il emmenait Jacques tout enfant à la plage des Sablettes.*»¹⁶ Mais il faut voir dans le personnage de l'instituteur (Mr Bernard) le père idéal, celui qui prend presque la décision de l'envoyer au lycée. En effet, après la visite du Maître d'école, la grand-mère consent à ce que Jacques passe l'examen des bourses pour suivre ses études au lycée. Le sacrifice est d'autant plus grand que le garçon ne pourra rapporter de l'argent à la maison avant longtemps. Mr Bernard a donc, à plusieurs reprises, montré à l'enfant ce que signifie la présence d'un père. Et ce dernier avait reconnu cependant inconsciemment, étant enfant d'abord, puis tout au long de sa vie, le seul geste paternel, à la fois réfléchi et décisif, qui fut intervenu dans sa vie d'enfance. Car Monsieur Bernard [...] avait pesé de tout son poids d'homme, à un moment donné, pour modifier le destin de cet enfant [Jacques] dont il avait la charge, et il l'avait modifié en effet.¹⁷

Nous retrouvons la même reconnaissance de la présence paternelle à la fin du récit, le narrateur dit avoir trouvé : « *un père pendant un an, et juste au moment où il le fallait [...]*»¹⁸

Camus avoue qu'après la nouvelle d'attribution du prix Nobel, ses pensées étaient pour sa mère puis pour lui (Louis Germain), qui a pris la place de son second parent. Il lui témoigne sa reconnaissance en ces termes : « *Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé.*»¹⁹

2/ « Il » est une distance de la réalité :

Le choix de la 3^{ème} personne par le narrateur est une représentation de l'amnésie générée par le temps. Elle est aussi la conséquence de l'absurdité de la guerre qui réduit un père à l'oubli, à l'anonymat éternel, et que l'auteur veut souligner dans ce récit. À travers *Le premier homme*, Camus témoigne de la reconnaissance à ses proches, « *son livre entasse les morceaux de bravoure, en ce sens que ses humbles considérés par la*

société coloniale comme sous-hommes, se révèlent, par leur obstination à vivre, des héros permanents de leur temps.»²⁰

Bien que Jacques soit le personnage autour de qui évoluent les autres personnages, raconter son histoire à la troisième personne, permet aux autres d'exister au même niveau que lui. Jacques partage en quelque sorte l'anonymat des siens. Le narrateur cherche à rétablir l'ordre et la justice qui a négligé ces âmes. Le recours à la troisième personne n'est à ce titre pas l'absence, elle signifie même la résurrection de la « non-personne ».

De la grand-mère, nous apprenons qu'« *elle n'avait connu ni l'école ni le loisir, elle avait travaillé enfant, et travaillait sans relâche.*»²¹ Pour la mère aussi, la bibliothèque est un mot « *qui ne lui disait rien.*»²² C'est donc, une façon de s'effacer pour que les autres survivent dans l'espace textuel.

L'utilisation de la troisième personne par l'auteur lui confère un statut d'observateur. Ses personnages ne peuvent exister en dehors des relations familiales. Jacques plus que les autres dépend de sa grand-mère, de sa mère, de son oncle ou même de son maître, sans eux il mourrait de faim. Dire je reviens à exprimer l'« auto-suffisance ». Il met en évidence le sacrifice des membres de sa famille.

La troisième personne ne marque donc pas la neutralité et l'objectivité absolue, derrière le voile se dessine une âme sensible, sensible au malheur des siens, une âme qui raconte la misère, une âme qui raconte le bonheur vécu quand la misère empêche de manger à sa faim et de s'instruire. Il n'est nul besoin d'un je pour exprimer tous ces sentiments confus qui alimentent et peuplent le vécu quotidien d'un enfant pauvre et de sa famille démunie, de dire la souffrance vécue à cause de la disparition prématurée d'un père protecteur. D'ailleurs, le regard objectif que consolide la troisième personne n'est pas au service exclusif de l'événement, il est aussi au service d'un moi, un moi qui peut se manifester à travers d'autres éléments que la première personne. Il s'agit en outre de l'emploi de modalisateurs qui révèle l'âme cachée du narrateur. Aussi, trouvons-nous une redondance de certains verbes de jugement, d'adverbes, de locutions ou d'interjections qui expriment les sentiments du narrateur :

«En vérité, ce n'était pas si simple. On trouvait certainement, des offres d'emploi pour petits commis ou coursiers. Et Mme Bertaut, la

crémière [...] en donnait lecture à la grand-mère. Mais les employeurs demandaient toujours que les candidats eussent au moins quinze ans.»²³

La locution, en vérité, au début de la phrase fait référence à la seule opinion du narrateur, l'adverbe qui suit, certainement, constitue une réaffirmation du moi du narrateur qui assume le procès. Plus loin, ce sont les mêmes adverbes d'évaluation et de jugement qui sont repris. Quand le narrateur parle du mensonge de la grand-mère sur l'âge de Jacques par exemple, ou des mensonges de ce dernier, celui-ci évalue leur degré et leur portée :

«Certainement, il avait menti souvent chez lui, pour se préserver d'une punition [...] Mais si le mensonge lui paraissait véniel avec sa famille, il lui paraissait mortel avec les étrangers. Obscurément, il sentait qu'on ne ment pas sur l'essentiel avec ceux qu'on aime, pour la raison qu'on ne pourrait plus vivre avec eux alors ni les aimer.»²⁴

L'adverbe « certainement » trahit la subjectivité du narrateur qui ne veut pas dire je mais qui, sous couvert de la troisième personne, exprime sa position vis-à-vis du mensonge. Le second adverbe « obscurément » représente sa pensée profonde sur les conséquences du mensonge.

Nous constatons aussi la présence d'interjections comme «oh!»²⁵ ou « Oh, oui » à la fin du récit : «Oh, oui, c'était ainsi, la vie de cet enfant avait été ainsi.»²⁶ Ailleurs, la présence du narrateur est trahie par la syntaxe de la phrase, en outre dans les phrases interrogatives ou exclamatives à l'exemple de la phrase citée ci-dessus. Le ton de la troisième personne se veut enquêteur pour réhabiliter le père et lui rendre son identité et non plus inquisiteur comme celui d'Ébauche du père.

« L'anamnèse scripturaire, vient alors faire œuvre de comblement; elle vise à reconstruire les ellipses de la temporalité à ressaisir, dans son déroulement obstiné, l'oubli des êtres et des faits.»²⁷

Le narrateur dans *Le premier homme* adopte l'enquête pour reconstruire le passé du père. En effet, la première partie porte le titre Recherche du père. La troisième personne lui donne cet aspect grave de la quête Jacques entame sa recherche pour déterrer le père après la visite du cimetière où est enterré ce dernier. Il désire « chercher, savoir qui était cet inconnu qui lui semblait plus proche maintenant qu'aucun être au monde.»²⁸ Pour Jacques, « Trouver le père, ce sera se trouver.»²⁹ La quête est donc une autre manière de se construire et de briser la chaîne de l'oubli et de l'anonymat. Cette quête est aussi quête de l'enfance de

Jacques Cormery, quête de ceux qui ont peuplé cette enfance. Il s'agit d'un retour aux origines en somme. La découverte de la tombe est en quelque sorte l'élément instigateur de ce retour vers soi et vers la famille.

3/ *L'apparition du « je » :*

La présence du je dans *Le Premier Homme* est accidentelle. Il s'agit d'une combinaison de la voix du narrateur et celle du personnage. La voix du narrateur qui peut, ainsi, être reliée directement à celle de l'auteur. Certes, cette intrusion est inattendue, elle se manifeste quand nous l'attendons le moins, mais elle n'est point choquante puisque la subjectivité du narrateur est omniprésente. Cependant, nous nous demandons ce qu'elle ajoute à la portée générale du texte lors même qu'elle n'apparaît que deux fois.

La première survient pour commenter une habitude de la famille de Jacques :

*« Mais les traditions familiales n'ont souvent pas de fondement plus solide, et les ethnologues me font bien rire qui cherchent la raison de tant de rites mystérieux. »*³⁰

En effet, ce passage atteste de la présence de l'instance narrative à laquelle le pronom personnel réfléchi fait référence. Le présent de l'indicatif, temps du discours présent, est un autre élément qui trahit cette présence.

Une seconde fois cette apparition du narrateur à la première personne survient lorsque le personnage Jacques Cormery (adulte) descend de l'avion qui le ramène vers Alger :

« L'avion descendait maintenant vers Alger. Jacques pensait au petit cimetière de Saint- Brieuc où les tombes des soldats étaient mieux conservées que celles de Mondovi[sic]. La Méditerranée séparait en moi deux univers, l'un où dans des espaces mesurés les souvenirs et les noms étaient conservés, l'autre où le vent de sable effaçait les traces des hommes sur de grands espaces. »*³¹

Étant donné qu'il n'est question que du seul personnage Jacques Cormery et de ses pensées, il est évident que ce moi fait référence à lui, d'autant que ses pensées concernent deux lieux (cimetières) qui se trouvent des deux côtés de la Méditerranée. L'apparition du *je* (moi) est métamorphosée par ce soudain sentiment d'être entre deux univers opposés, qui ne peuvent se réunir : celui du père et celui de la mère. Contrairement au passage précédent, nous sommes ici dans l'intimité du

héros Jacques Cormery. Le changement subit de désignation qui surprend le narrateur est dû à cette distance irréductible. Elle peut être justifiée par ce désir de souligner l'inconciliable réunion de ces deux extrémités étrangères l'une à l'autre et qui sont vouées toutes les deux à l'oubli. La suite de ce passage qui revient à la troisième personne souligne cet effort du héros pour sortir de l'emprisonnement auquel étaient condamnés les siens : « *Lui avait essayé d'échapper à l'anonymat, à la vie pauvre, ignorante obstinée, il n'avait pu vivre au niveau de cette patience aveugle, sans phrases, sans autre projet que l'immédiat.* »³²

4/ Conclusion :

En conclusion, nous constatons que les déictiques pronominaux dans le *premier homme* adoptent, une stratégie d'effacement où la première personne laisse la place à la troisième personne qui souligne que la quête concerne l'autre. La troisième personne représente aussi un moyen plus approprié pour se contempler comme autre, et pour avoir une représentation globale de sa vie qui s'offre comme un processus continu, car comme le disait Camus : « *vue de l'intérieur, [notre vie] paraît dispersée.* »³³

Enfin, la polyphonie énonciative qui mêle les voix de l'auteur (voire du scripteur), du narrateur et du personnage peut être envisagée comme une transposition de l'identité éparse que véhicule chaque récit. La discrétion apparente d'un narrateur à la troisième personne dans *Le premier homme* suggère d'autres préoccupations et dessine une autre manière de communiquer avec l'autre, où nous ne retrouvons guère d'interpellations directes quoique l'analyse de certains passages dévoile le contraire.

La mention au début du texte : « *À toi qui ne pourras jamais lire ce livre* »^[34] laisse supposer un narrateur qui dit je, car il n'y a de tu que par rapport à un je qui lui parle, un je qui peut être confondu avec celui de l'auteur Camus. Ce « je » peut expliquer par ailleurs les deux autres intrusions dans le récit et que nous avons expliquées comme des intrusions accidentelles que l'auteur aurait, peut-être, corrigées. Le destinataire du récit est donc la mère, elle en est aussi le guide comme le laissent supposer les premiers mots du livre : « *intercesseur : Vve Camus.* »³⁵ La mère est le garant, celle qui va assurer son salut. Si elle n'est pas d'une grande aide pour Camus dans la reconstitution de son histoire familiale, et celle du père en particulier, elle est le pilier de son

œuvre. L'importance de cette figure parentale se lit à travers sa récurrence dans toute son œuvre.

Camus revient souvent sur la relation qui lie le fils à sa mère, une relation particulière où le silence occupe une grande part. La troisième personne sert à anéantir le père, à le « *mortifier, en faire quelque chose d'un peu mort.* »³⁶ Dans ce dernier récit, l'infirmité, l'opacité même du personnage rend le contact difficile. En effet, étant détachée du monde mouvementé des vivants, l'interroger sur le passé relève de l'épreuve. Cet être singulier, silencieux et absent incite le fils, Jacques, à vouloir pénétrer ce mur de silence et à la comprendre, car Le premier homme, bien qu'il renvoie au père et à sa recherche, est finalement un hommage à la mère.

Dans un autre passage, ce dernier est associé directement à la condition des Français d'Algérie, quand le narrateur du Premier homme dit : « *[Jacques] savait qu'il était français, que cela entraînait un certain nombre de devoirs, mais pour qui la France était une absente dont on se réclamait et qui vous réclamait parfois [...].* »³⁷

C'est ainsi que Mouloud Feraoun rapporte ce que Camus écrivait dans le numéro spécial de la revue culturelle Simoun :

« *Si par-dessus les injustices et les crimes, une communauté franco-arabe a existé, c'est bien celle que nous avons formée, nous autres écrivains algériens, dans l'égalité la plus parfaite. Pour ma part, je ne suis pas encore résigné à cette séparation.* »³⁸

Si on envisage *Le premier homme* sous cet angle de l'énonciation, on peut dire que le choix de Camus n'est pas fortuit. En effet, la troisième personne qu'il impose à son récit masque le je de l'énonciation (ce qui établit que ce texte est bien une autobiographie) et place au même niveau les pôles de la communication. Ainsi, là où un je (ou nous) s'affirmerait au détriment d'une altérité, la troisième personne anéantit toute communauté. La troisième personne interdit le choix d'un groupe au détriment d'un autre. Le nous qui unit le narrateur à un groupe comprenant Arabes et certains colons, fait ressortir une altérité, celle justement qui ne s'inscrit pas dans cette communauté qu'unit le sentiment d'appartenance à la même terre.

Comme le dit dans son œuvre *Culture et impérialisme* Edward Saïd :

« *Camus joue un rôle particulièrement important dans les sinistres sursauts colonialistes qui accompagnent l'enfantement*

douloureux de la décolonisation française du XXe siècle. C'est une figure impérialiste très tardive : non seulement il a survécu à l'apogée de l'empire, mais il survit comme auteur « universaliste », qui plonge ses racines dans un colonialisme à présent oublié»³⁹

Dans *Le premier homme*, cette identité est présentée sous le signe de la cohabitation. Elle est exprimée de la bouche du fermier pour qui elle n'est pas un simple souhait, mais une réelle conviction, une certitude. Celui-ci déclare : « *on est fait pour s'entendre.* »⁴⁰ C'est l'affirmation d'une destinée faite de la présence des deux communautés, côte à côte.

5/ *Liste bibliographique :*

- CAMUS, Albert .1989.*Carnets III*, Mars 1951 – Décembre 1959 (Cahier IX, Juillet 1958 – Décembre 1959), Paris, Gallimard.
- CAMUS, Albert. 1964. *Carnets* , Janvier 1942- Mars 1951, Paris, Gallimard, p.40.
- CAMUS, Albert. 1994. *Le premier homme*, Paris: Gallimard, coll. «folio».
- KERBART-ORECCHIONI, Catherine. 2002. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 4e éd.
- LECARME, Jacques., LECARME-TABONE. Eliane. 2004. *L'autobiographie*, Paris: Armand Colin, coll. « U », 2e éd.
- LOTTMAN, R. Herbert. VERON, Marianne. 2013. *Camus*, Paris, Le Cherche Midi.
- MAALOUF, Amine. 1998 . *Les Identités meurtrières*, PARIS, Ed.Grasset et Fasquelle.
- MIRAUX, Jean-Phillipe. 1996. *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris, Nathan.
- NOIRAY, Jacques. 1996. *Littératures francophones I*. Le Maghreb, Paris, Belin.
- PERVILLE, Guy. 2003. *Albert Camus était-il raciste ? Le témoignage du premier homme Consulté Le 31/03/2020 sur: http://www.guy.perville.free.fr/spip/article.php?id_article=33.*
- PONCET, Charles, CAMUS L'Algérien, Revue SIMOUN, 8^{ème} Année, N° 31.
- RICCEUR, Paul. 1985. *Temps et récit III*, Paris, Gallimard, coll. « Points».
- SAID, W. Edward. 2000. *Culture et impérialisme*, Fayard, Le monde diplomatique.
- SAROCCHI, Jean. 1995. *Le dernier Camus ou le premier homme*, Librairie A.- G.Nizet, Paris.

-
- [1] -Lottman, Camus, P.19
[2] - Noiray, Littérature Francophones I, P.116
[3] - Camus, Le Premier Homme, P.11
[4] - Camus, Carnets III, P.226
[5] - Ricoeur, Temps et Récits III, P.443
[6] - MAALOUF, Les Identités meurtrières , P.19
[7] - Pervillé, Camus était-il raciste ?, P.1
[8] - Camus, Le Premier Homme, P.33
[9] - Camus, Ibid., P.33
[10]- Camus, Ibid., P.85
[11] - Camus, Ibidem, P.83
[12] - Camus, Ibid., P.170
[13] - Camus, Ibid., P.47
[14] - Camus, Ibid., P.163
[15] - Camus, Ibid., P.114
[16] - Camus, Ibid., P.115
[17] - Camus, Ibid., P.153
[18] - Camus, Ibid., P.300
[19] - Camus, Ibid., Annexes, P.371
[20] - Lecarme, L'Autobiographie, P.234
[21] - Camus, Op. Cit., P.283
[22] - Camus, Ibid., P.271
[23] - Camus, Ibid., P.284
[24] - Camus, Ibid., P.285
[25] - Camus, Ibid., P.206
[26] - Camus, Ibid., P.299
[27] - Miraux, L'Autobiographie, P.57
[28] - Camus, Op. Cit., P.P.36-37
[29] - Sarocchi, Le Dernier Camus ou le Premier Homme, P.24
[30] - Camus, Op. Cit., P.130
[31] - Camus, Ibid., P.214
[32] - Camus, Ibid., P.P.214-215
[33] - Camus, Carnets, P.40
[34] - Camus, Op. Cit., P.13
[35] - Camus, Ibid., P.13
[36] - Kerbrat-Orecchioni, L'énonciation de la Subjectivité dans le langage, P.73
[37] - Camus, Op. Cit., P.226
[38] - Feraoun, Revue SIMOUN, P.18
[39] - Said.W, Culture et Impérialisme, P.252
[40] - Camus, Op. Cit., P.199.